

PARTIR MALGRE TOUT

Pourquoi les voyages ? Pour aller au-devant de soi-même ? Pour ne pas rencontrer ses proches ? Pour risquer le choc des contraires ?

Gémissant comme brament les haïres,
De pauvres hères
Laissèrent
L'esquif errer,
Au dos de la mer griffé par l'haïre douloureuse,
Et courir sur son erre,
Des nids où aïrent les grands voiliers,
Pur défi à la mer et à l'air,
Jusqu'au cri éraillant en lambeaux l'ère passée
« Terre ! »

TIBET 2113

L'intrépidité ne se mesure pas aux kilomètres parcourus, ni aux altitudes extrêmes, ni à l'hostilité de la nature. Elle n'est pas ailleurs qu'en nous-mêmes, aptitude à ne pas vouloir demeurer sur place, désir de se mesurer à de grandes choses, ouverture au vaste monde, à ses horizons lointains et à ses lumières changeantes.

Peu important donc les lieux et où ils se trouvent, si notre esprit est rempli de nouveaux désirs et si nos mots nous y portent.

C'est ainsi que par un temps hivernal, nous décidâmes d'aller dans l'altitude chercher non pas ce qu'il y a de plus haut, mais ce qu'il y a de plus vrai.

Première stance : Chemin Faisant



Le temps était rude et les routes difficiles. Perdues dans les neiges éternelles, les sentes s'enfonçaient dans des défilés sauvages que la végétation rachitique ne mettait pas assez en valeur. Lente et prudente, notre marche n'en était pas moins déterminée. Au loin, devinant l'amorce d'un pont au-dessus de précipices sans fonds, il nous vint que le sort en était peut-être jeté.

Fût-ce la tension des derniers jours de marches forcées ? Ou bien la rupture spirituelle qui s'annonçait ? Ou nos pensées trop lourdes pour prendre de la hauteur ? On ne le saura pas, il est sûr cependant, que nous partîmes en rires irrépressibles. Nous avons atteint le pont. Toujours tordus de rire, dans l'air qui manquait, d'un commun accord nous avons alors libérés, du sort sombre et pesant, nos épaules endolories. Puis, nous l'avons jeté comme la sentence le recommande, par-dessus la margelle. Force est de confirmer que jeter un sort dans un puits sans fond ne fait pas de bruit. Seuls nos hoquets faisaient échos pétant sur leur passage des restes de chutes d'eau en stalactites ou stalagmites.

Deuxième Stance : Creuser les marches



Passés les défilés où ne flottent ni drapeaux, ni bannières, passés les sentiers balisés, où le touriste abonde, nous nous enfonceons dans une terra incognita gelée et sinistre. Il nous fallut user de la pioche et du coupe-coupe pour tailler les marches utiles à notre progression (et qui se révéleraient fort plaisantes pour la descente du retour). La végétation ne ressemblait à rien. Cette simple observation plongea dans des méditations sourdes plus d'un de la bande.

Nous étions arrivés là où l'esprit s'égaré. Là où le monde se ferme aux fausses certitudes et aux apparences qui, pour la pensée, sont des niches si reposantes. (Il en est de l'esprit comme des glaciers, il aime à s'écouler tout au long des siècles).

Nous étions entrés dans un monde où rien n'était plus le même. Le fait était là, incontournable, défiant la logique : lorsque rien n'est plus le même, c'est que tout a changé. Ce qui n'est pas rien. Ce qui n'est pas non plus tout ou rien.

Troisième Stance : Tout surgit alors, avec son contraire



C'est alors que les contraires firent leur apparition. Nos conseils et leurs gourous nous avaient fortement mis en garde. Dans un monde où rien n'est plus le même et où tout change pour un oui ou pour un non, les contraires surgissent, comme oui et non, bonjour et au revoir, hier et demain, toi et moi, et se lancent dans une sarabande infernale, en été ; en hiver, ils font semblant d'être au repos, comme lors de notre arrivée dans leur domaine.

Les contraires en nous recevant jouèrent une étrange partition. Mêlant les arbres du soleil aux arbres de la nuit, associant le palmier et l'érable, nous proposant dans une même image le chaud et le froid, les contraires, pour nous jouer se groupaient, s'associaient, fusionnaient. Plus haut nous nous élevions, moins se différenciaient des choses aussi clairement différentes et opposées dans nos plaines riantes : noir et blanc, haut et bas, chaud et froid, anges et démons.

Quatrième Stance : Méfiez-vous des eaux dans les montagnes



Les eaux, elles-mêmes, qui, dans toute la poésie romantique sont, dans les hauteurs montagnardes, belles comme des miroirs, limpides comme du cristal, silencieuses comme l'éternité qui passe, les eaux donc qui auraient dû refléter les nuages ou, transparentes, nous montrer le fin lit de rocher sur lequel elles reposaient, ces eaux enfin, ne nous donnèrent à voir que des enfers au repos.

Leurs miroirs étaient déformés par des rides sournoises annonçant la fin des temps à venir et la mise à mort des éternités. Pas d'images reflétées, mais, se mirant elles-mêmes, leurs noirceurs répétées et surtout, par endroit, une hideuse transparence montrant des fonds que l'homme le plus téméraire n'aurait osé affronter.

Penchés, hébétés et effarés devant tant de noirceurs nous ne pûmes dans des vaguelettes débiles, que saisir l'image des grands contraires qui se moquaient.

Cinquième Stance : quand les chemins sont tracés.



L'horreur, les ténèbres, comme le vent et la pluie, ne sont pas incessants. Ne dit-on pas couramment que les nuages ont toujours une frange d'argent. Après tant de moments difficiles, ayant perdu nos illusions, à bout de raisonnements, ayant succombé sous le poids des contraires, préférant maintenant que les mêmes causes pouvaient avoir diverses origines, nous parvînmes sur le plateau, objectif premier de notre démarche.

L'esprit aime à trouver des régularités. Un chemin bien tracé prit la place des cheminements douteux et des sentiers de nulle part. Couverts du blanc manteau d'une neige les plus délicates et les plus fines qui fût, ce chemin était artistement encadré d'un grillage en fer forgé. Nous présumâmes qu'il s'agissait, et d'en souligner le tracé élégant, et d'inciter les usagers à ne pas fouler la belle et virginale couverture blanche qui l'entourait. Quelques arbres habilement plantés tout au long du chemin permettaient, à n'en pas douter, en été, de prendre un peu d'ombre pour reposer le regard et de garder quelque fraîcheur pour le voyageur empressé.

Nous suivîmes sans hésiter ce chemin qui devait bien mener quelque part. (das war kein Holzweg)

Sixième Stance : des eaux et des ois-eaux



Quelques lacs et mares adoucissaient la dureté des lieux tristement assombris par l'ombre portée des plus hautes montagnes. Si, dans leur aspect immédiat, la couleur de leurs eaux pouvait faire penser à celles que nous avons quittées, il devint, en s'approchant, vite évident que le sombre de leur surface n'était que l'image renvoyée du crépuscule qui poignait. Leur surface était délicatement veloutée et piquée de tâches légères et éclaircies. Leur eau calme et sereine était, sur toute son étendue, comme un lit de repos pour toute une quantité de volatiles, blanc sur le noir de la surface, la ponctuant comme les flocons qui chutent, quand il neige, sur l'asphalte de nos grand-routes.

Et parfois, libérant l'image de sa fixité, un volatile quelconque, blanc comme l'innocence, venait, flocon léger, se poser sur l'eau limpide qu'il troublait à peine dans son repos.

Septième Stance : quand les lieux déserts sont habités



C'est alors qu'il nous devint évident que le chemin menait à quelque chose. Ils portaient tous le vêtement traditionnel de l'hiver : le manteau long ou la parka courte, l'un et l'autre réglementairement noir. On sait que pour donner à voir, pour que l'œil se saisisse de ce qu'on veut lui montrer, il faut manier l'art des contrastes.

Ce n'est pas facile quand les contraires n'ont plus les comportements auxquels sont habitués les gens de la plaine. En forçant le trait, il demeure possible, sur des valeurs extrêmes de maintenir une différence de tonalité. C'est payé, il est vrai, de la perte de quelques informations. Le noir, clairement, donne le meilleur moyen de voir quelque chose lorsqu'à force de blancheur la vue est obscurcie. Les branches noires des arbres sont visibles à l'oiseau qui veut s'y percher. Les vêtements noirs nous évitent de confondre, ce qui peut être dommageable, un homme humain et un homme de neige, qu'il soit bon ou abominable.

En revanche, le noir tuait la différenciation des sexes et fondaient toutes les silhouettes en un modèle informe et unique confondant, (revoilà la fusion des contraires) le jeune et le vieux, la fille et la femme, l'enfant et l'adulte etc...

Pour autant, nous pensâmes en un instant que la différenciation étant à la source de la majeure partie des troubles dont souffrent les sociétés humaines, ce peuple, au moins en hiver, avait su prendre le problème à la racine.

Huitième Stance : pour mirer, pas de miradors



Un accompagnateur venu avec quelques autres personnes intriguées par notre escapade en des lieux si éloignées de nos idées courantes, se mit en devoir de nous accompagner et le fit avec le charme un peu naïf des natifs des pays restés simples.

Ceux qui sont proches des dieux n'ont pas d'autres besoins que de jouir de cette intimité. Pour eux, il n'est que de river le regard sur les cieux et de rire aux vains efforts des montagnes audacieuses lancées dans des défis impossibles.

Notre accompagnateur nous proposa, avant que de nous entraîner vers le grand palais des rois de cet univers-là, le grand polata, de rejoindre un parc à mirations. En souriant, comme le font tous les indigènes quand ils veulent raconter des choses sérieuses, il nous expliqua que contempler les cieux tout au long d'une journée ou d'une semaine ou de quelques années pouvait être pénible aux lombaires. Aussi, a-t-on installé des apps. en forme de bancs, comme on en trouve à Paris dans les parcs, qu'il s'agisse de ceux de monceau, des tuileries ou de la place des Vosges.

Devant nous, il découvrit, avec un peu d'excès dans ses manifestations corporelles d'enthousiasme, (mais blâme-t-on l'enfant qui s'agite pour nous montrer son château de sable ?) toute une armée de bancs, prêts à l'emploi, formant une courbe destinée à reproduire, peu ou prou, les mouvements du ciel, lorsqu'il se meut, lui, les étoiles qu'il convoie, et notre cher soleil autour de la terre.

Neuvième Stance : le pouvoir est toujours distant



Les bancs pourvoient aussi, nous le comprîmes très vite, au confort dans la contemplation religieuse normalement dédiée au grand palais. Tous les gouvernants n'ont pas cette chance inouïe, comme ceux de cimes, d'être si proches des dieux que ces derniers trouvent naturels de les recevoir en leur olympe. Les gouvernants de ce pays ont ce privilège-là, avec pour contrepartie que, si près des Dieux, ils ne peuvent pas être trop proches des hommes. Ils peuvent, en revanche, se laisser considérer et mire et laisser les regards extatiques de leurs sujets se mouvoir jusqu'à eux, comme s'échappe de l'autel la fumée du sacrifice.

Bien sûr nous ne vîmes pas grand-chose tant le palais était éloigné. Ou plutôt, et ce sera justice de le dire ainsi, nous ne vîmes du palais que son esprit. Au-delà de la pierre de ses murs, au-delà du rocher qui le fonde, le palais s'ouvrit à nous, comme la clairière dans la pensée, se fondant dans le roc, pour tout étant confondu, aussitôt s'en extraire, s'érigent architecture à l'encontre d'une nature refermée.

Dixième Stance : L'enfer est-il au paradis ?



Vous dire que l'endroit est pacifique et serein, que le lait de la bonté coule doucement tiède malgré des froids insupportables, que la paix, en d'autres termes, vient du palais en ligne directe serait mentir.

Il est dans tous les paradis des menaces d'enfer. Les penseurs les plus effrontés prétendent que l'un est la face nécessaire de l'autre. Dans un pays où les contraires ne sont plus en état de fonctionner, on peut imaginer comme ces catégories mentales sont efficaces !

Un enfer qui se conçoit, c'est déjà une damnation qui se déploie. Pour écarter le danger, des gris-gris, des mots définitifs, des formules en latin et plusieurs tours autour du palais. Mais aussi, des totems et des statues, en pierre ou en neige, seules ou en groupe. Souventes fois nous vîmes ainsi des personnages perdus dans la nature, s'efforçant, piliers d'un monde menacé, d'empêcher que le ciel tombât sur les têtes.

Onzième Stance : L'indicible attend sa parole



Le doigt pointé dans la direction d'un pont japonais (le ridicule ne tue plus quand a pris de la hauteur) un totem, nous indiqua que le chemin du pire n'est pas loin des champs de l'espérance. Si nous voulions nous rendre compte de ce qui vivent les indigènes et du prix qu'ils paient le bonheur d'être si près des dieux, il nous fallait franchir cette frontière entre contraires, rêve et réalité, à nos risques et périls, car ils s'étaient l'un à l'autre alliés pour suborner la vérité.

Sortant nos coupe-coupe et nos pioches, nous nous dirigeâmes alors vers le pont dont l'accès était défendu par quelques monstres ridicules dans la tradition asiatique. Nous les occîmes et comme lors du passage du premier pont, nous nous penchâmes par-dessus la balustrade. Ce n'était qu'un pas vers l'indicible. Là où la parole se perd.

Douzième Stance : les arches peuvent-elles muer en ronds ?



Les contraires voulurent de jouer de nous. A notre plus grand effroi. Voilà que nous en vinrent, sur le pont, à nous demander lequel en fait nous devons franchir. Deux ponts s'offraient à nous, qui se complétaient parfaitement au point qu'au lieu d'un pont on pouvait voir un rond.

C'était un défi, c'était un obstacle symbolique dans la quête que nous menions. Comment les contraires avaient-ils pu aller aussi loin ? Etre un étang ? Etang donné dans l'ouverture des hêtres, béant sur un retour à soi, l'arche du pont hésitait entre le néant de l'arche et le cercle des recommencements.

En effet, si l'arche formait un cercle, ne perdait-elle pas nécessairement son être d'arche ? On peut être une arche à demi, mais on ne peut être une arche double, car, il y a alors mutation, passage de l'étang et du pont à un autre être.

Treizième Stance : quand le blé d'hiver lui-même ...



Nous passâmes malgré tout, équipés de nos convictions qui étaient fortes et de notre désir de nous accomplir.

Quel ne fut pas notre effroi en découvrant que cette terre qui nous avait paru hospitalière, était aride, que les cultures ne parvenaient pas à maturité et que le blé d'hiver lui-même malgré son affinité bien connue avec le froid, les vents glacés des hautes altitudes, la neige et le gel, ne germait point.

Ce que nous vîmes de céréales ou autre nourritures n'étaient que des brindilles dépassant piteusement cette neige qui, en d'autres temps, eût materné les germinations dans son sein humide.

Ils n'avaient pas à manger les gens d'ici. Revenant, pour prendre quelque repos et se sustenter un peu, après avoir contemplé les cieux, ils ne trouvaient sur le pas de leur porte ou dans la salle à manger de leur logis, qu'une écuelle vide et quelques fanes chichement disposées.

Quatorzième Stance : les bancs étaient à l'abandon



L'aventure prenait une tournure inquiétante. Ce que nous avions voulu découvrir d'un pays tutoyant les dieux se muait en une contrée où les diables se disputaient. Les bancs si généreusement placés pour que les contemplations célestes pussent se dérouler confortablement, montraient des signes indéniables d'abandon.

Comment ! Ces peuples n'étaient pas venus s'immerger dans leurs divinités. Ils auraient voulu faire revivre les contraires. Et, laissant peut-être leurs âmes à proximité des bancs, ils auraient déplacé leurs corps pour les nourrir ?

Tel banc, laissé à un abandon encore plus marqué, était devenu panneau où tout un chacun pouvait se laisser aller à des émotions, des sentimentalités et des appels aux aînés, renvoyant aux habitudes des plates plaines d'en bas, où les pensées alourdies d'humidités lacrymales ne parviennent pas à s'extraire des fanges passionnelles.

Un dernier appel, pour que le malheur cessât, résonnait encore. Les sens aiguisés par la trahison des contraires, il nous vint un bruit de cataracte. Mais l'eau était gelée ! Quelqu'un pleurait : de petits glaçons tombait un à un des joues d'un enfant.

Quinzième Stance : les gardiens dans l'ouverture de la clairière



Il ne fallût pas longtemps pour comprendre. L'enfant prit la main de l'un d'entre nous et nous conduisit vers un lieu sûr d'où on percevait sans pouvoir se tromper, les rythmes réguliers des barreaux d'une gigantesque prison.

Elle formait un arc de cercle. Relent mémorial et historial ou recherche d'une meilleure productivité dans l'activité des gardiens. Peut-être, installés en arc de cercle autour des gardiens, les pensionnaires de la prison pouvaient à leur tour les garder, répétant ainsi les mouvements de l'arche mystérieuse dont le demi-cercle multiplié conduisait tout droit au retour sur soi-même.

Seizième Stance : les flons-flons qui résonnent, n'annoncent pas la fête.



Il nous parût que la fin était proche, lorsque, fuyant l'endroit monstrueux d'un enfermement bouclant sur lui-même, nous nous approchâmes d'un lieu maléfique. Quelques lumières, parmi les premières qu'il nous était donné de voir, éclairaient de façon vulgaire des morceaux d'autels destinés à un rituel satanique.

Le vent se mit à siffler et il parût qu'un ronflement monstrueux accompagnait un déplacement d'air circulaire. Encore l'arche de désalliance, encore les contraires qui sévissent dans ces circularités douteuses ? Il nous fallait nous approcher pour comprendre comment en ces lieux si élevés, on pouvait se trouver face à face avec un travail sur bois d'un goût aussi douteux.

Les ampoules, prétendant obscurcir les cieux, clignotaient faiblement, pareilles aux yeux fardés de la grande gorgone, quand elle cherche à séduire avant que de dévorer le lubrique innocent.

Dix-septième Stance : chassait le réel, il revient sournoisement



Le pire n'est pas sûr, mais chaque fois qu'il advient, il en met un coup. La preuve en fût fournie une fois de plus. Le massif de ronces et de bois mêlés que nous avons pénétré au moyen de nos coupecoupes s'éclaircit en la forme d'une clairière. Un haitre, enjolivé, se montra dans l'ouverture. Appuyé, sur l'édifice impossible qui s'imposait à nos yeux, les décillant, il nous força à lever le voile sur le grand maniganceur de toute cette mascarade.

Les contraires, en caressant attentivement et méticuleusement un cercle, avait fini par le rendre vicieux. Chantant doucement des comptines pour enfants, psalmodiant des chapelets pour les bonzes, racontant des histoires salaces pour les hommes et rassurant les femmes dans leurs l'accomplissement les plus honteux, un dieu en forme de manège ou un manège en forme de dieu, avait pris la place du grand tout.

Dix-huitième Stance : Le bon sens de la fin.



Il l'avait dépecé et en avait réparti les morceaux à ses fidèles.

Il obscurcissait le ciel et détournait le regard des purs.

Il cachait la montagne et chantait la chaleur des lieux bas.

Il promettait même de rencontrer des demi-dieux, plus sympathiques encore : licornes de bois blancs, avions verts, naves de contes de fées, motocyclettes de l'entre-deux guerre et nautilus en forme de poisson comme dans les livres de Jules.

Il rassemblait autour de lui, emportés dans une fascination malsaine, les petits et les grands, les femmes et les hommes, le temps d'autrefois et celui d'aujourd'hui, les rêves et les souvenirs, le proche et le lointain.

Ayant compris que nous ne pouvions lutter contre les forces centripètes, ayant observé que la rotation imprimée sur ce Dieu était synchrone avec celles des grandes constellations au fond de l'univers, nous décidâmes de quitter ce lieu trompeurs.

Alors, nous repartîmes et, en chemin, nous nous félicitèrent d'avoir taillé des marches au fur et à mesure que nous montions.